

d'en attacher les pointes à des baguettes qui leur ont servi d'épées.

— Faites amener devant moi cet élève !” dit l'empereur d'un ton brusque.

Un instant après le coupable était conduit, par la garde de police, devant l'empereur, placé au centre du front de la troupe.

Le pauvre garçon arriva tout confus devant son terrible juge, les yeux baissés et roulant dans ses mains son bonnet de police ; il attendit en silence son arrêt.

“ Si vous étiez plus âgé, dit l'empereur, vous seriez fusillé demain ; j'ai pitié de votre jeunesse, mais j'ai créé cette école pour avoir des officiers, et non des bretteurs. Je vous chasse ; un duelliste est toujours un lâche, et je n'aime pas les lâches.

— Ah ! sire, s'écria l'élève, en proie à la plus violente douleur, par grâce ! par pitié ! ne répétez pas ce que vous venez de dire ! Appelez-moi mauvais sujet, insensé, fou ; donnez-moi tous les noms que vous voudrez, mais ne me dites pas que je suis un lâche, vous me feriez mourir !”

Et de grosses larmes sillonnaient les joues du pauvre enfant, qui était presque aux genoux de Napoléon.

“ Votre sang, reprit l'empereur, qui s'aperçut de l'effet qu'avait produit sur le jeune élève sa remontrance, votre sang ne vous appartient pas ; il appartient à la France, et vous n'avez le droit de le verser pour satisfaire un sot amour-propre.

— Ah ! sire, reprit le jeune élève en s'agenouillant tout à fait, permettez-moi d'invoquer un bien doux souvenir. Enfant, j'eus l'heureuse pensée, tout faible que j'étais, d'aller veiller à votre porte ; vous avez daigné m'accueillir avec bonté, vous m'appeliez alors votre petit factionnaire ; souvenez-vous-en, sire, et pardonnez-moi ! Je ne vous demande qu'une grâce ; j'ai commis une faute, je mérite d'être puni ; eh bien ! que Votre Majesté veuille bien me faire admettre comme simple soldat dans un régiment, et, quand je serai devant l'ennemi, elle verra si je ne suis qu'un bretteur.

— Retournez au cachot, dit l'empereur ; demain, vous apprendrez mes ordres.”

Le lendemain le coupable était incorporé dans un régiment de la jeune garde, comme simple soldat ; il perdait l'avantage de son admission à l'école et recevait sa feuille de route pour rejoindre son corps.

Laissons encore une fois l'empereur et son factionnaire suivre, en sens opposé, deux routes parallèles. Le dernier gagnait un à un ses grades secondaires sur les champs de bataille, où le premier perdait chaque jour une partie de sa puissance. C'est que l'Europe, lasse d'être la vassale d'un seul potentat, fatiguée de voir ses capitales ouvertes à la grande armée comme

autant d'hôtelleries, se ligua, et, profitant du désastre qu'avait jeté dans notre brave armée le froid, ce terrible auxiliaire mille fois plus dangereux pour nos soldats que le feu et le fer des Cosaques, se rua toute entière sur les débris de ces phalanges qui avaient été porter leurs bivouacs au delà de Moscou.

Le régiment vers lequel avait été dirigé le jeune élève de Saint-Cyr était alors en Saxe, et le pauvre enfant se trouva, pour son début dans l'art militaire, à la terrible bataille de Lutzen. Un an plus tard, le 13 mars 1814, Napoléon, qui défendait alors pied à pied le sol français et luttait seul contre tant d'armées coalisées, vint, le soir de la journée pendant laquelle on avait combattu sous les murs de Reims, et, s'adressant à un officier supérieur, lui dit :

“ Quel est donc ce bataillon qui a si bien tenu toute la journée dans la plaine ?

— Sire, lui répondit le général, voilà ce qui en reste !

Et il lui indiqua du doigt sept jeunes gens, tous blessés.

“ Prenez leurs noms, général, et qu'ils soient tous décorés.”

Alors, l'un d'eux, qui portait l'épaulette de sous-lieutenant, se soulevant avec peine, dit d'une voix affaiblie.

“ Vous le voyez bien, sire, j'avais raison de vous dire, à Saint-Cyr, que je n'étais pas un lâche...”

— J'en étais sûr moi-même en te grondant, reprit l'empereur, qui reconnut son protégé ! je n'avais pas besoin de cette preuve fatale. Tiens, en attendant que vos brevets vous soient expédiés, prends ma croix, elle sera bien portée. Yvan, faites donner des soins à ces braves enfants. Puis, il ajouta plus bas : Je vous recommande mon ancien factionnaire.”

Depuis, ils ne se sont plus revus ; mais le jour où l'on porta sous la voûte des Invalides les cendres de Napoléon, on pouvait remarquer dans le cortège un homme de quarante-cinq ans, à la tournure militaire, essuyant avec la main qui lui restait, les larmes qui coulaient abondantes de ses yeux. C'était le factionnaire de Bonaparte qui rendait un dernier devoir à l'empereur Napoléon.

A. JADIN.

(L'ami des Enfants).

Dieu nous soutient toujours : quand nous sommes en santé, du bras droit ; quand nous sommes malades, du bras gauche. Quand c'est du bras gauche, nous sommes plus rapprochés de son cœur.

Sainte MECHTILDE.